Cent et un visages d'un amour.

Suivi de

Kyrielle dans la distance.

pour Christine.

« TU dors englouti dans ta nuit. Tu es en paix. Moi je griffe les murs glacés de ton absence, les murs non fissurés par le temps qui ne peut durer sous tes paupières. Toi la cendre. Moi le sang. Feuille légère, ta voix. Pétrifié ce chant. Toi tu n'es même plus toi. Moi, ton vide. Moi, mémoire de toi, léger, lointain, qui ne pourra plus jamais te souvenir de moi. »

José Angel Valente

Adaptation de circonstance.

« TU dors englouti dans ta nuit. En paix, malgré quelques cauchemars.
Moi je griffe les murs glacés de ton absence, les murs non fissurés par le temps qui dure sous tes paupières. Toi le sang. Moi l'encre. Feuille légère, ta voix. Stupéfait ce chant.
Toi tu n'es même plus toi. Toi plus que toi. Moi, ton vide. Moi, ta nuit, lourd, lointain, mémoire de toi qui rêve en moi. »

J.L.

« TU dors tandis que le jour se lève. Troublée, par tes rêves mêmes.
Moi je caresse la faille brûlante de ta présence, la porte fissurée de l'espace passant sur tes yeux. Toi le sang. Moi l'encre. Lourde pierre, ton silence. Stupéfait ton chant.
Moi je ne suis même plus moi. Toi plus que toi. Toi - oubli - pesante proche - mémoire de toi qui rêve en moi. »

J.L. v2

« TU dors tandis que le jour se lève. Troublée, par tes rêves mêmes.
Moi je caresse la faille brûlante de ta présence, la porte fissurée de l'espace passant sur tes yeux. Toi le sang. Moi l'encre. Lourde pierre, ton silence. Stupéfait ton chant.
Moi je ne suis même plus moi. Toi plus que toi. Toi - oubli - pesante proche - mémoire de toi qui rêve en moi. »

J.L. v3
troublé jour tu dors
faille brûlante présence
stupéfait ton chant (- mémoire d'un rêve -)

Je voudrais te dire à quel point je t'aime. Je voudrais le dire autrement (je sais, il n'y a pas plus trivial), mais je ne sais ni ne veux le dire qu'avec ces mots simples et directs. Eux seuls sortent de ma bouche et réduisent toute mon expression à ce mot d'aimer.

Il y a la distance et il y a le temps, tout à la fois franchissables et infranchissables, qui nous séparent, mais il y a ce lien plus fort de l'amour, de la promesse, et de la confiance qui nous réunit. Nous sommes « deux » en deux places différentes, ombres dédoublées, relayant leurs existences selon les heures du jour et de la nuit et la course du soleil.
C'est bon de penser cela, n'est-ce pas ?

J'ai l'impression d'être arrivé quelque part. Comme d'avoir découvert l'Amérique après un long voyage dans la brume. Puis celle-ci s'est levée sur ma vie et t'a révélé. C'est la première fois, je crois, que je veux aimer ainsi et que j'ai l'impression de maîtriser (très relativement rassure-toi) ce sentiment.
Je ne suis pas « charmé » par toi, je ne suis pas passionné tel un adolescent, je ne suis pas effrayé ; j'avance dans la vie avec confiance, ton ombre ou ton corps à mes côtés, et je nous sais vouloir la même chose en ce nom et place de l'amour, avec la même profonde sensibilité et intelligence humaine. Je ne serai pas déçu, je ne serai plus déçu, je le sais, car je crois qu'au fond ma seule source de déception fût toujours moi-même et c'est moi qui désire à présent construire et édifier dans le temps cette maison de vent, de lumière, de chair et d'espoir, qui est celle de nos corps aujourd'hui accoudés l'un à l'autre. Étant la terre, la plante, l'animal, je m'offre aujourd'hui Le bonheur terrestre, c'est aussi simple que ça.
Et cela, c'est grâce à toi, à l'intelligence, à la sensibilité, de celle que tu es aujourd'hui, avec ton regard toujours bleu perçant et étonné de tout et de tous. Nos instruments se sont accordés vite et avec naturel ; et cela que je veux, que je cherche aujourd'hui, c'est, comme dit le poète, le "désir demeuré désir", le désir matérialisé dans le temps et l'espace, circulaire et horizontal, à chaque instant toujours et jamais les mêmes, telle la roue et la rivière d'Héraclite, venant, sur ce rivage, soudainement s'accoupler à l'Un de Parménide.

Voilà le seul propos de ce recueil des jours notés avec toi dans la distance.

Cent et un visages d'un amour.

I. LE DEPART.

Elle dort encore.
Allongée sur le dos comme un écureuil les pattes en l'air.

Lascive, sa main pendante, à la frontière du lit, agitée de tressautements réguliers, ponctue le néant.

Elle porte un bas de pyjama à carreaux rouges encadrés de fines lignes bleues et blanches perpendiculaires ; on n'en voit qu'un bout sur le dessus de son genou à découvert à côté de sa main.

Elle s'est abritée la tête sous un oreiller à carreaux vert clair.
Elle respire paisiblement.
Son autre pied est tendu dans l'axe central du lit, en pointe ; elle aime cette position, le dessus du pied reposant de tout son long sur le drap jusqu'à la cheville.

C'est un corps écrasé par les sons, un corps dont l'existence phénoménale consiste à être sans cesse stimulé par les bruits extérieurs venant de la rue qui multiples résonnent fortement dans la chambre : une avalanche de sons de formes différentes déferle invisible comme une vague fantôme, flottante, autour du lit, se déploie en courants, en échos, comme au fond de l'océan.

Elle se rappelle la lumière du fond de son sommeil instable, elle se rappelle le jour qui vient - Pas maintenant, songe-t-elle… Un peu de rouge aux lèvres… Un coup de peigne… Une douche… Un café… Elle se souvient de moi ; son corps encore chaud se souvient d'un plaisir intense et mystérieux, sans autre horizon que cette réminiscence pure. Elle se souvient que la possibilité d'être une autre lui est apparue, sous cet autre regard, un autre jour… - Il y a quelqu'un ici, je ne suis pas seule... Qui sommes-nous ?...
Mais ce songe vague et pénétrant n'appelle plus de réponse.
La lumière puissante d'hiver, fraîche et solaire, strie la partie droite de la chambre, dessine l'ombre des jalousies.
Elle se retourne, redresse son torse : « julien, could you do me a favour ? … » she asks something about the sound and the window…
Puis, après le court suspens d'un dernier effort pour se tenir droite, s'écroule dans le lit, dans un mouvement de torsion de dauphin retombant de côté dans les flots, la face en avant cette fois ci, elle se rendort aussitôt.

3/19/10 « L'aube accélérée »

Temps, Espace, Clarté
Et toutes ces choses diffuses
Dans le ciel irisé

cette maison immatérielle dans son cocon de brumes…

J'ai laissé derrière moi mon amour
et je viens le déposer devant moi
sur la table de ma maison

La terre tourne à l'inverse du soleil…

Je m'éloigne, éponge irradiée, dans la lumière levante, et je suis dans tes rêves alors que tu reposes endormie dans la chambre supplémentaire de ta sœur jumelle, tel un pharaon dans sa chambre funéraire qui attend la minute où, par le conduit d'aération, la fine ligne de la lumière d'une étoile précise va surgir et je dois construire ce tombeau, ventre de l'avenir, tel l'architecte enchanté perdu dans la forêt.

Et les nuages défilent au-dessus de mes songes.

A un esprit nouveau, hybride, bicéphale, nous avons donné naissance et c'est avec lui que je pense maintenant comme avec un nouvel organe, soudain doué d'ubiquité : voyant au cœur de la pyramide en pleine nuit, voyant au cœur du scintillement subtil de tout ; voyant en toi au cœur d'un autre.

Nous sommes
dans cette jungle de veinules et de soupapes
portant un cœur

Regard sur l'espace et le temps

réconciliés.

MONTREAL 12 mars 2010

Fragile amour
si tôt qu'on l'attrape
comment
en saisir le fil
en retenir la pesanteur
la ligne de flottaison
ce point sur le rivage
ce *cap*

Fragile amour
si tôt là
comment te préserver
sans t'enfermer dans une serre étouffante *ô palais des glaces*

Amour… Mirage…
je veux à présent te tenir avec une
ficelle simple
comme un petit animal étrange et domestique

Fil tendu
D'un bout à l'autre de ma vie
suivant la mesure
du vent, des vagues,
et de la terre.

17/03/10

Chantier perpétuel -
Voilà à quoi est réduit ton visage
O terre évacuée par les anges

Seule reste l'idée d'une traînée de nuage dans le bleu du ciel…
Alors qu'un couple de gros canards
s'avancent vers moi dans le port
- avant de disparaître.

17/03/10

Toujours la même

image-écran

gigantesque

du monde
sous le soleil

donnée

sans un mot

Juste un son l'accompagne,
celui du grincement des attaches métalliques du débarcadère,
oscillant sur les eaux.

17/03/10 *

Brouhaha de la circulation…
Rumeur incertaine de la ville… incompréhensible… émouvante…
Inappréciable.

A Delhi, San-Francisco, Paris ou Tokyo…
on entendrait la même musique anarchique
cette même composition inachevée répétant sans cesse sa fin

Où suis-je ?

Est-ce vraiment « l'âme humaine » que l'on entend ici ?

Ou bien est-ce le monstrueux visage sonore
- bleu, jaune, inhumain -
de la grouillante et trépidante et unique affaire
de la terre sous le soleil ?

Elle a les yeux fermés et lissés par le réel
et la science dans ses épaules

son sexe en respirant dénoue un lourd tissu ;

Est-ce elle qui rêve ou bien moi
dans l'eau errante de mes yeux

Je l'entends avec ma bouche
je l'écoute avec ma langue
je la lit attentivement, page après page,
comme un récit à clef,
en silence, avec mes dents

Oublierez-vous, paupières immobiles,
le coeur de pierre de celui qui s'est éveillé ?

**

Dans la distance

Nous sommes ensemble

Silhouettes doubles recollées déchirées sur le papier peint de ta chambre

Eveillés

quand tu dors

31/03/10 *

La part manquante
Qu'un or pur gravât jadis…

Dans le dédale des ruelles de la ville
Fond au visage
Ta peau sur ma peau

Tiède
Une main délicate appelle le soir
Les doigts - fragiles, incertains -
En suspens, sur la distance : ni vie, ni mort.

Se promettent à ton regard, comme un miroir ouvert à la nuit tombée, en cet espace sans ailleurs de la chambre, au-dehors, ses voiles noires aux froissements étoilés.

Pose sur ton ventre cette charge.

J'espère nous retrouver dans un autre qui nous attend pour être de sa propre vie : o Miracle d'une « identité » neuve empruntant soudain un espace dans l'être ! -.

« Ai vu les dunes mouvantes invisibles qui engloutissent le voyageur,
les atrocités du monde ;
ai rêvé l'ivoire blanc d'une flûte simple

pour pouvoir être là
simplement là,
comme au théâtre

pour pouvoir poser ces yeux verts sur ces yeux d'oiseau de proie

et fixer l'inconnu avec ses clous dans les yeux
fossile vivant, danseuse éblouie

pour qu'ils ne trompent plus. »

Etais-tu là ?... -

Sur la plage éveillée, je me suis endormi.

1/04/10

Tremble
sans destination
feuille corporelle

Impatience du cerisier dans l'incertain printemps.

2/4/10

Il n'y a pas de mots pour dire l'amour.

C'est pour cela que nous écrivons,
pour tordre le langage, révéler ce qui lui manque, la vivacité de sa source, et reconstruire sa plastique, jusqu'au visage aimé.

Un mot pour tous les hommes,
cela ne suffit pas,
un mot pour dire la neige ou pour dire le printemps…

Quelle main dans le noir sans arrêt cherche ces seins ?
Quel absurde oiseau mental encagé cherche en vain l'hypothétique heure d'arrivée de sa migration ?

« Adieux, saisons… »
tout passe sans passer
et l'horizon du sang tremble dans la distance ;
frêle rose offerte à l'autre bout du monde.

Couleur bleue des paupières ouvertes, cristaux rassemblés d'étoiles,
améthystes, saphirs…, me voilà à présent proie seule, immobile, pétrifiée,
sur ce rivage.

O langue devenue femme, puis-je continuer à exister en toi ?
Ce fleuve est vaste et profond, mais nos pas, un jour, relieront ces rivages.

J'existe là, en ce jour oublié, défait, délaissé
- nuage maintenant prêt à fondre sur la mer :

« oui, j'ai existé là-bas…
dans cette ville fantôme…

et l'océan m'a lavé,
effacé ce dessin chimérique en la transparence d'un ciel inconnu,

et les baisers sont là, dans la poussière de l'aube,
les baisers sont là, mémoires au bord du gouffre des lèvres,
promesses mordues maintenant par le doute,
alors que je suis éveillé maintenant,

vaguement invincible,
stupidement invincible,
sans mots,
seul ;

statue de l'Amour penchée sur ces mots qui la disent (la médisent),
dans un musée,
à la nuit tombée.

II. L'ABSENCE.

Belle promesse le matin
Ta voix à l'autre bout du monde

Depuis mon enfance, je n'aime pas la nuit.

J'aime les matins qui durent dans l'été grec,
les figues dégustées juste cueillies sur l'arbre du jardin,
la musique des premières paroles,
et, assis à une table très simple, manger un œuf au plat,
dans nos assiettes blanches et bleues.

J'aime y écouter le chant du pope qui résonne partout dans le village et dans le cirque des montagnes,
étendre ma jambe au soleil et savoir que tu viendras,
écrire que le matin viendra quand il vient,
et que tu viendras quand je te sais venir.

Puis, quittée l'appréhension de la distance, l'attente fantasmatique, le manque non encore - et à jamais - résolu, préfère écrire ta présence quand tu es là couchée sur la page blanche du lit, plutôt que l'idée que tu seras.

Dans la distance,
rivage fatigué, accablé de trop de flots…

Dans les striures d'ombres et de lumières, sons, clameurs proches et lointaines

aspirant la perte

la main au front
écoute sans écrire

attablée sur

Ciel-océan

**

Ce n'est plus une question de température, de distance, de fatigue, d'ennui ou d'énergie, c'en est une de botanique : comment faire croître la plante afin qu'elle franchisse l'Atlantique ? Quel est le périmètre de l'amour ?

Tout est question de possession, de rivage, de frontières.

J'habite à présent cette lande immatérielle, ce point mystérieux et magnétique placé devant et dedans ma tête d'oiseau migrateur.

La plage est dans l'ombre
L'eau ratisse les galets
Ils courent vers la mer avec l'écume

comme de petits enfants

Où allez-vous figures vierges que le temps n'atteint plus ?

Et qui regarde dans l'ombre ?

Cailloux inertes, paisible armée innombrable d'invisibles souvenirs, particule de sable ou rocher au visage tantôt ravivé et lustré par la mer ou desséché et oublié par le soleil, avez-vous des yeux, un coeur ?

Sur le sable gris,
Sous un ciel de nuages,
l'empreinte de ton corps.

*15/04/10 ****

Le bateau s'éloigne, son sillage…

- Ce bouillon d'écume verte recèle-t-il la mémoire ou condamne-t-il à l'oubli ?

Peut-être que, dans l'insatiable et lent et désespéré blanchissement du jour,
Des voiles s'entre ouvreront…

Ici, dépose le visage que tu ne reconnais plus
Pose seulement ton regard sur l'espace légèrement mouvant et comme suspendu des choses

Dépose-y le pied incertain,
Ton attente,
et le baisé du bout des lèvres,
en ce coin secret du regard.

Laisse s'enfuir ta mémoire et tes doutes,

dans le tempo contrarié et les mesures complexes de la parole
dans la syncope du temps aboli
dans le phrasé modulé de la distance déchirante

Je suis là

dans l'immense *jour d'après* encore inouï,
dans ces flots floués,

A l'avenir
marche neuve dans la brume de mer

Bien sûr, nous serons seuls et ensemble,
cet été, et l'hiver,

Avec les ombres.

20/04/10

Fus écrit par le bleu du ciel

anis étoilé
ours polaire

regard stupéfait d'enfant un peu fatigué

d'avoir écrit sur le bleu du ciel

Tout semble renaître aujourd'hui dans le jardin sur les cendres encore chaudes du désespoir.

Un oiseau piaille avec un autre et s'envole tandis que le chat sur le seuil intrigué se trouve un coin de soleil avant de s'avancer sous les arbustes.

L'éternelle chasse se poursuit.

Et toi, mon amour, tu dors encore, alors que le soleil s'élève sur ton pays lointain, irradiant, dans la brume océanique où se dissolves les routes du souvenir et où transparaît, parfois, mon visage.

Tu n'es pas là. Ni ta parole, ni ton rire. Ni ta main. Ni tes bras…
Je suis assis en face de moi-même : face à un jugement impitoyable et sans appel.

Il y a un carré de soleil dessiné sur la pelouse et les arbustes ; il y a bien de la musique, oui, mais pour quoi faire ? La vie semble une erreur. Un train passe au loin avec le désenchantement du monde. Ton absence emplit la texture de toute choses.

Radeau fragile

Volcan couvé au coucher du soleil

Chants d'oiseaux

Soleil d'or
- horizontal

Désire que ma main s'unisse à la tienne
comme les doigts au crayon à la page

Dessine

Derrière l'écran.

Des milliards d'ions, d'électrons et de particules,
nous séparent et nous réunissent.

Tu dors…
et j'écoute les bruits de la ville recelant ta présence.

Exactitude du matin sur la terrasse.

Barcarolle…

Rythmes, senteurs, vert sur gris bleu, blancheur, mer, lumière cristalline comme joyaux infimes, légers, de la présence dansante, fluctuante, de l'espace ouvert ; lui-même voile recouvrant la terre, les choses, la matière complexe de *l'élément dans lequel on entre sans jamais en sortir* et dont on considère l'apparence, le jardin.

Exactement
Là
Sur la mer et les frondaisons sauvages
Ligne
Son
espace
Villa posée sur un nuage
Rivage exact

Belle absente

Le mélèze a perdu ses vertes feuilles, la Kabylie ses habitants et son or, Wagner sa cruelle quête existentielle

Le xylophone que j'adore ne sonne plus dans l'espace vacant des water-closets abandonné à la fugue kleptomane du zéphyr

Le wagon du désir pauvre s'est enfui en zigzag à des kilomètres jusqu'au-delà des mers habiller tes yeux

2/5/10 Sperone.

Vert-de-gris sur bleu-vert foncé
Vert clair sur vert foncé
Gris vert sur gris clair
bleu clair sur gris bleu
Bleu-vert sur vert marin
Vert brillant sur vert d'eau
Mes vers sur tes bleus

Couleur bleue de tes yeux sous tes paupières fermées
Couleur bleue de promenades à la mer

Couleur bleue de l'oiseau de l'oubli

Tournoyant sur la côte

Mémoire de l'eau
Mémoire de la mer
Mémoire de la terre
Mémoire du rivage

Mémoire des flots refluant dans la distance horizon, mémoire de l'oubli -
Mémoires des côtes déchiquetées
Mémoire de la terre
Mémoire du visage

**
J'aime ne pas comprendre d'où tu viens
J'aime nos traces à venir sur *le versant animal*
J'aime ton regard bleu
J'aime tes petites oreilles qui écoutent
J'aime tes mains un peu sèches, aux ongles au rouge écaillé, leurs tâches, ces mains plus vieilles que toi…
J'aime ton sourire carnassier avide de manger sa proie d'amour
J'aime ton petit nez retroussé avec ton bonnet de laine sur la tête quand tu me regardes, ton attente, ton désir, au Mont Royal, tes yeux plissés par le soleil ; et ces éclats de rires dont je ne peux dire d'où ils viennent

Plat visage sous le néon de la salle de conférence de l'arc-en-ciel. (Manque.)

« J'ai désiré ton corps pendu à
un croc de boucher, désiré ta présence,
tes formes à la mi-mai. »

A travers les êtres, dans leurs yeux,
je vois mon visage défait
l'erreur d'expertise sur fond d'infantile vanité anxieuse que je
produis chaque jour sur moi-même.

Qui suis-je, au seuil de l'être,
le diras-tu ?

… Roc de falaise, boxeur défiguré…
tigre empaillé par la lune avec les vers savants de la tombe… ?...

Ne suis-je que cette impatience,
que cette attente divisée entre le matin et la nuit, l'est et l'ouest,
le nord et le sud,
qu'un visage fendu en deux, soudain vide et mis à nu ?

Qu'un revenant pays du sang, de la lumière, et de l'espace ?

**

Pute putain de salope devinée divinisée en d'autres bras en d'autres queues enfourchée suintante mouillée avide adorable détestable arrachée déchirée défaite détrônée QUE L'ETE DECHIRE T'EMPORTE avec ces rouleaux de foutre et de feuilles écrasées avec son poison éternel que l'époque coupe tes moignons d'ailes disparais maintenant dans la brume atlantique écran suffisant dispute dissoute dans les particules du rivage et du souvenir DISPARAIS - JE NE T'AI JAMAIS CONNUE ne t'ai jamais vu touché embrassé embroché jamais plus jamais *never nevermore*
disparais dépassée par le rivage visage plus haut dans le soleil ici maintenant Arrache toi haine arrache toi de ma peau de serpent perdue abandonnée que ma peau neuve ne retienne plus rien du passé et des jours avec toi ne retienne plus rien de cette promesse mensongère, de ton visage, *never nevermore* et que ce jour voleur me fasse devenir corbeau noir aux griffes acérées s'envolant DANS LE CIEL VIDE SANS PROIE

Serais-je là pour voir nos yeux de nouveau se rencontrer, dans ces mains qui se touchent et se croisent avec fébrilité ?
Serais-je là pour voir nos corps s'enlacer ?
Serais-je là dans ce visage, dans ces bouches qui se cherchent ?

Serais-je là comme la musique étendue dans le ciel
comme ce peuple qui attends le jour nouveau du messie
comme ces collines
comme cette proue filant seule à toute allure au-dessus des flots ?

Serais-je là dans ces yeux qui regardent, dans ces mains qui se touchent,
sous le soleil de midi, dans la chaleur et la poussière spartiate ?

Voilà çà commence Marcus Garvey Park - tu me pause une question sur la fin des paravents *the screens* - tu me poses une question sur la mort, genre qu'est ce que c'est qu'être mort à la fin des paravents ? c'est vrai qu'est ce que c'est la mort ? C'est la question qu'il se pose le gars et auquel il répond à sa manière, comme tout le monde au fond sans savoir… - tu es tout à ta sincère et naïve réflexion sur la colline, les yeux ouverts -- me demandes du feu pour ta cigarette -- tu es effroyablement sexy dans ce théâtre ouvert en pleine nuit -- ton rouge à lèvre, ta bouche, la façon dont tu prends cette cigarette… - mon feu - assis tout en haut de la colline de SAW, le ciel clair - je ne sais pas si je pourrais t'embrasser, je n'ai pas l'intention, tu es trop discrète, trop réservée - en même temps tu es là *là*… LA… comme personne… - Tu me soutiens, m'écoutes curieuse - curieux petit animal tu es… - l'herbe est verte, une sculpture monumentale orange suspend un pneu de tracteur en guise de balançoire Suis -- à distance de ma vie, là bas, et plus connecté à moi-même que jamais dans cet écran de verdure : la mort la fausse mort en face des trous, en orbite elle est où où est tu -- tu es là - qui est tu ? - et moi - pourquoi je ne te saute pas dessus !? Pourquoi je reste là à discuter dans un anglais approximatif ?... - même colline après massage approximatif au bord du ru, ton embarras bien perçu… Tu me dis à moitié ivre avec ton malabar de copain sous le bras : mais « Julien ! tu n'as pas de petite amie ? comment c'est possible un mec comme toi as toute les filles qu'il veut » - ah bon ? - T'ai emmené sur la colline encore - o Marcus - on a traversé le cimetière qu'on avait construit avec des bouts de cartons et des images pour la représentation, on est monté plus haut - je dis : pourquoi tu me provoques comme çà ? Pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux ? J'ai des « feelings » pour toi, viens dans mes bras, tu viens, nous nous embrassons, dans ce chemin de terre caillouteux qui monte au sommet, tu dis : attendons demain, je dis : ok et c'est l'impossible alors qui commence - j'ai ton image ce matin-là attendant à l'aube mon départ dans la cuisine, sous la grande tente en plein air, anxieuse… Te retrouve chez toi - Park Slope - l'amour quatre jours d'affilé, un vrai « french lover », le cliché vivant, une métaphore hein Marcus - plus vrai que l'idée le *french*, derrière les paravents, la pasta, le vin rouge, la rose… - enfin avion mort elliptique - avion « you are a crasy girl » i told you when you arrived at Charles de Gaulle - t'ai prise dans mes bras impitoyable -- vespa 5 jours - Eiffel tower Ménilmontant -- mais oui, Madame -- avion idem - avion encore toujours -- *o Marcus transatlantique* je t'attends j'écris des lignes absurdes dans le métro de manhattan -- tu es en retard dans cette sombre 115 th street, à New York ; j'ai l'impression que je vais rencontrer un fantôme -- « Julien ! » -- tu ouvres tes

bras, premiers baisers incertains, l'amour chez toi un peu insatisfaisant, puis tes pleurs dans la cuisine, dans la chambre, des paravents encore - *crashed screens again and again focused on your true face, focused on a white atlantic beach… « God's gone. » I say, « he's gone… »* - jusqu'à qu'on casse le lit, jusqu'à cette magnifique journée où nous avons traversé Brooklyn vers Carroll street la mort dans le printemps bleu du ciel -- des sashimis de thon rouge - sur la plage de Coney Island, tu as écrit dans le sable « au revoir », j'ai écrit « i love you » - Avion je n'oublierai jamais ta tête rouge en pleurs, ton plus bel amour - avion ellipse encore -- maintenant je… j'attends, je dis « « God's gone. Wiped out… pouf… » -- avion *thalassa* la figue, pas encore mure 9 heures de route, doutes, l'AX sport rouge poussé dans ses derniers retranchements, Athènes aller retour… -- C'est quoi la mort, l'amour, tu demandes aux noms illustres et inconnus, Argos, Cythère… c'est là que la peur commence ta grosseur, les reproches, l'alcool… -- puis paris tu t'installes de chez moi dernier départ sous la neige je t'aime l'orage est passé la peur, les démons et les ombres ô Marcus C'est quoi la mort, l'amour, tu demandes encore derrière l'écran comme une icône, une icône personnelle, une revenante incroyable fiction ! bonheur catastrophique Chicago-New-York, New-York-Chicago-Paris-Bonnée-Nomécourt-Nice-Paris côte d'azur « God's gone », i say, traversant encore le paravent noir avec ton feu, « Maintenant - pas maintenant - maintenant, toi ellipse, parabole, avion, écran encore, je t'attends. »

****

Skype.

Ton bras gauche recourbé viens tenir tes cheveux et ta tête dans l'oreiller, j'aperçois le bout de tes doigts sur eux, tu es allongée sur le dos, la tête droite et les yeux fermés, ta couette douillette remontée jusqu'à ton cou.
Tu te tournes vers moi, ton bras gauche en avant, la peau rose et les yeux toujours fermés, et, prise dans la torpeur d'un songe, tu ne devines pas le poème que je suis entrain d'écrire sur toi.

****

Pas de nouvelle de toi aujourd'hui.

Pas une mauvaise journée pour autant.

Il pleut (mois de mai) ; à la télé, une famille d'orques dévorent un phoque en jouant au chat et à la souris dans les flots avec lui. Ils l'assomment, le projettent et le mordent tandis que la pauvre créature continue instinctivement de tenter, déjà à bout de force et pressentant la fin inévitable, l'impossible fuite.

Pas une nouvelle de toi aujourd'hui, mais il me semble savoir *où* tu es, à quel regard tu crois et quel regard tu fuis.

Pas de nouvelle de toi aujourd'hui.
Pas une mauvaise journée pour autant.

Aujourd'hui pas de nouvelle.
Pas de nouvelle d'aujourd'hui.

**

Sur l'île enchantée
les pierres de l'oubli

– un tapis de mousse traversé de racines bordent le lit de l'eau

- lumière -

– espace presque antique -

Là où

se promène l'architecte imaginaire

– musique…
– brise légère
– piaillements, croassements, battement d'ailes…
– où, sur une chaise verte mi-longue en fer,
seule, sur l'île au milieu des rires et des ruines,

dans l'air frais

tu dors encore
Princesse de Clèves

et où nous oublions
Où tu oublies
enfoncée dans ta couette et tes oreillers

où nous sommes
où tu es
avec moi
sans moi

*

Espace vert

– espace sans espace dans la solitude infinie d'une fête de campagne : image de jadis
sans toi bruissante d'un bout à l'autre de l'espèce,
costume fatigué, le visage de l'image, corné au bord…

- un dimanche du nouveau monde -

cerveau vide *la fatigue de la terre est immense* éléphant de porcelaine transparent saule déconnecté --

Images du temps, demeurez dans le temps, enfouies, inatteignables, « princesses, carrosses, marquis, ducs, châteaux et statues… », puisque seul un poème impossible à dire subsiste, s'extrait péniblement du réel encombré par le monde des hommes -- comme la seule chose qui existe chant d'oiseaux encore appelant le retour.

Ta rive s'éloigne, ton visage et ton corps peu à peu deviennent flous et abstraits ; j'ai perdu leur mémoire. Mon corps se rappelle-t-il de la texture du tien, de celle de ton sexe, de ta bouche, de ton ventre ?

Tu m'appelles. Je t'entends pleurer appuyée sur la porte de la distance, sur l'espace et le temps. Les flots de l'Atlantique comprennent notre peine ; ils balayent nos espoirs ; ils sont si accoutumés aux naufrages qu'ils ignorent les bouteilles que nous y avons jetées et qui y sombrent sans cesse.

Je t'entends pleurer dans le noir, derrière la vitre de l'Arc-en-ciel, sous le néon qui m'éclaire, et je songe à tous ces moments précis où nous pensons l'un à l'autre en même temps, chacun sur son coin de terre. Et je veux croire, car cela est crédible, que ces instants communs ont bien lieu quelquefois, qu'ils annulent la distance et existent, comme un télépathique et ancestral langage, comme de petits miracles.

Sur l'océan
Ton visage a disparu
Morte tu es
Comme ces papiers détritus déchirés dans les flots

Rappel d'une côte déjà lointaine,
l'escadre féroce des mouettes tourbillonnantes

Dans l'air, l'été vient avec toi, dans la maison blanchie à la chaux aux volets vert bleu turquoise.
Tu danses dans la montagne, *là où la route s'arrête*, là où toute route finit, tandis que se replie enfin cette toile tissée dans la distance que nous avons ensemble imaginée et habitée jusqu'ici.

De ton corps
l'absence terrible
Muraille cellulaire
Inondant de soleil mon *Corps vague*

Par-delà l'océan
par-delà la course déréglée du soleil
par-delà le ciel d'été
par-delà le rideau de brume de chaleur
par-delà mon regard
au delà de la pensée

très haut

au delà de cette *zone* intermédiaire,
de cet espace vacant devant soi de matière bleue atmosphérique
qui tout à la fois nous réunit et nous sépare
- vrai lieu du Possible, des fuites et de l'advenue, de la perte et des retrouvailles,
où il n'y a personne à attendre, ni personne à regarder,

que l'absence du monde
ou d'un ange,

infinie… -,

tes yeux.

****

Chaque amour est *l'amour*
Facile à reconnaître

Chacun s'y retrouve aussitôt
Chacun y voit son *île impossible* et son secret destin
Chacun y reconnaît son dû de bonheur terrestre

Pourtant c'est toujours le même…
Le même sourire et le même élan
Le même soleil sur les doigts qui s'enlacent
La même chaleur au creux du cœur
Le même regard absorbé par le ciel
La même peine

Car

du paon et de la roue
de l'abeille et de la fleur
de l'homme et de la femme
en l'ivresse répétées des saisons et des moissons terrestres
entre les nuits et les jours

Chaque amour est *l'amour*
et amour de l'amour

****

Ici, une belle journée commence dans ton sommeil.

*

Chants d'oiseaux encore

Dans le ciel bleu et pur tissu mental

où, alors que l'angle du soleil d'été oblique à la verticale,
dans la cour aux anciennes pierres inégales,
dans le coin du regard où deux silhouettes sans ombre écoutent et se régénèrent dans la chaleur montante,

tu laisses leur place angélique au vol contrarié des hirondelles,
au concert subtil de leurs discussions estivales,
à leur pépiement joyeux qui tantôt s'approche ou s'éloigne avant le grand départ, à leurs rapides et belles trajectoires courbes latérales,

comme un réseau de fils et d'ondes invisibles
étendu sur toute la terre.

Moment plateforme, séquence 2.

« Suis avec toi, toujours. »

L'ange sale lave ses ailes dans la mer Egée.

Puisse la montagne désirante qui nous encerclera nous protéger.

Secrètement, je souhaite que ce chant matinal des oiseaux recommence chaque jour entre nos yeux.

*

quelques mots pour l'espace et pour toi

La parole délivre un vol d'oiseaux imaginaires qui cousent et décousent le pays, rêve d'un roi sans divertissement

Dans l'agitation des villes où nous vivons, le poème est si fragile, et si fugitif, le temps…

Cependant, je vais continuer à dire quelques mots pour l'espace et pour toi, mon amour ;

un songe dénudé par la brise,

quelques mots dans nos pas,
quelques pas dans nos mots,
encore et toujours plus légers, diffus… , irradiants.

*

Jour à trois quarts blanc

J'ai compté
deux éclaircies
cinq cent nuages
trente arbres
huit d'heures d'ennui
un manque
(une femme)*

Je n'ai qu'un poème pour te plaire

et suis attablé sur les restes de ce monde perdu comme un chien devant sa gamelle vide.

Le jour se lève
L'air froid est de papier
Le nuage, d'encre grise claire
Le vert des arbres, un vers naturel

Rires dérangeants… Armées d'ombres ennuyeuses,bavardages…

Un temps de réaction ralenti
Face à l'image
Le verbe a disparu du monde

Ce jour transparent
frôle léger comme une aile
mon épaule nue

Absence aérienne
sur la table du matin
des yeux dans ma peau

Ciel d'été tremblant
de l'Azur la note haute
si bleue de l'oubli

**

Tu t'endors et je veille sur ton sommeil derrière la fenêtre des jours enfuis, des vagues qui nous séparent, des nuages imparfaits. Tu t'endors avec le bruit de la circulation, des voitures, des camions, des sirènes, qui passent dans ta rue, et je me rappelle cette onde sonore si présente, écrasante, continuelle, dans ta chambre de Park Slope, à Brooklyn.

Tu t'endors sur mon amour qui veille, la tête dans l'oreiller, la fatigue sur ton visage. En pensée, je caresse ta peau, tes épaules nues, ton petit nez, ta bouche. Je devine tes fesses, ton ventre, tes jambes, ton sexe, hors du cadre de la fenêtre. J'ai envie de les prendre dans mes mains, de t'entourer de mes bras, de m'endormir là avec toi.
Je me réveillerai alors peut-être en Grèce dans un village de pêcheurs où la route se termine sur une baie aux pieds des montagnes, dans la tiédeur déjà chaude de l'été, ton corps nu à mes côtés sous le ventilateur, les blancs draps défaits. Je me réveillerai pour te réveiller comme on cueille une figue fraîche dans le jardin au matin, pour me baigner dans cette mer langoureuse et soyeuse et comme offerte à notre joie, au son de la voix du Pope résonnant dans la montagne ; sur nos espérances, sur nos regards, sur notre confiance : là bas, enfin, je m'éveillerai au « vrai jour », les yeux bien ouverts en face des trous.

Tu es endormie maintenant. Tu rêves aux vagues, à cette maison blanche aux fenêtres bleues ouvertes sur l'avenir, à mon sourire enjôleur, à mes bras enlaçant ton être, à mes mains dessinant dans les galets, et je rêve aussi, derrière ma fenêtre magique et dérisoire, seul avec toi qui dors et que je ne peux atteindre, de passer à travers cette fenêtre comme un voleur et d'apparaître dans ton lit, mes mains sur ton dos, et de nous réveiller ensemble après ce si long sommeil hanté.

Mes jours sans toi furent ce songe harassant où jamais je ne fus véritablement là, ou ailleurs. Ils furent une croisière pénible et lente, que je ne regrette pas tant d'avoir eu a endurer ; la rançon de l'attente, et la nostalgie étrange (car qu'avais-je donc perdu là ?), surmontée, du désir demeuré désir.

Dors mon amour, dors… petit animal charmant, petit écureuil terrestre et mien, noisette sublime, dors… et… réveille nous ensemble.

Je veille sur toi derrière la fenêtre ouverte, sur la page blanche des écritures impossibles, rejeté face au mur du songe et du langage, faillible,
dans la distance amoureuse.

Il n'y a pas de solitude, puisqu'il n'y a personne ;
que cet espace sans nom ou trop nommé peuplé de sons, de démons, de silences, d'ombres de lumières.

Il n'y a pas de solitude ; que *l'être vacant*, sans dérobement possible autre que le sommeil, plein de paroles confuses venues d'ailleurs ; qu'aplat du jour ou de là nuit devant le regard : que *la chambre de l'autre*.

Il n'y a pas de solitude car il n'y a *personne*, que le grésillement des heures calcinées, que l'espace ouvert du ciel, que le vide absorbant qui élève, une origine béante, un *temps en temps* trouvé.

Il n'y a pas de solitude ; puisqu'il y a *le Visage*.

**

Il n' y a pas de solitude.
Il y a ton être plein de la fureur du cri, ton être et ses voix occultées, *ton être* et son autre origine.

Tu te tiens plus ou moins droit, face à une fenêtre ou à ton bureau, comme une statue de sel chaude et animée.

Devant quoi te tiens-tu ? Rien. Un mur blanc. Une bibliothèque non ordonnée, non classée. Un écran vide aux graphes illisibles d'insectes. Des jalousies closes.

Pour que tu sois seul, il faudrait qu'il y ait déjà quelqu'un, que cet être ne soit pas à la merci à chaque instant d'aliénations diverses ; pour qu'il soit solitaire, il faudrait *qu'il ne soit pas déjà plusieurs*, puisqu'en ce moment même, ce sont plusieurs petits êtres (un bon nombre, quoique certains amorphes) qui jouent des coudes à tour de rôle à l'intérieur de ton corps. Qui sont-ils ? Tu ne le sais. Ton corps les accueille et les loge, les nourrit et s'en nourrit. Qui est tu ? Tu ne sais pas vraiment. Les miroirs déforment. Et l'instant vient toujours, à un moment ou à un autre, où tu oublies ton nom.

Jour d'oubli.
Un visage chasse l'autre. La sœur élective, l'amante, la fiancée.
Jour d'orage.

****

Lumière électrique
Blanche sur l'immeuble en face
Vive éblouissante

Au cœur d'un nuage
Gigantesque charge noire
Sur nous
Prêt à fondre

**** *W* « *La perception d'un lieu ce sont des mots que l'on agence selon un certain point de vue, incertain parmi d'autres, en tâtonnant dans la brise, sous un réverbère.* »

Cerises croquées sous clefs
Agenda foutoir des heures
Kyrielle d'éclaircies fugitives
Bavardages inutiles
Temps suspendu aux néons de l'Arc en ciel
Je pense à toi
A nos pas hésitants
Au temps des cerises
A ton sourire dans la lumière orangée et électrique d'un soir d'été

Le ciel s'est dégagé, tandis que le miroir a reflété mon image sur le lavabo blanc.
Il surgira défait, mûr, incendié ; figue fraîche grecque sur la table orange du crépuscule.

Chaque chose perçue est image unique, chose dotée d'une étrange forme d'existence prise à la limite du monde de l'ombre et de celui de la lumière, figure animée, et à la fois comme éteinte, hésitant à la frontière de ce qui existe et de ce qui n'existe pas encore.

Chaque chose perçue de mon point de vue à cet instant-là est même et différente perçue par l'autre qui se tient en face de moi, dans une autre posture et un autre état. Cependant ces « choses perçues » par nos regards et nos sens demeurent les mêmes ; elles sont là avant nous et comme pour nous à présent dans la douceur de leur présence et, tour à tour, regard à regard, un agencement de mots après l'autre dans chacune de nos pensées un peu confuses, elles se découpent, et apparaissent comme les morceaux distincts de la grande mosaïque invisible du visible.

L'été n'est pas revenu. L'été fut mensonger en arrivant. L'été fut gris et pluvieux, venteux et froid.
L'été n'est là que pour nous, pour nos yeux ; c'est un mensonge, un fantôme revenu du passé, blotti à l'ombre de vacances scolaires, sur la terrasse en gravier du château, à cinq ans.

Mais l'été est aussi un être immense, au grand manteau solaire azuréen ; celui du sud, des bords de la Méditerranée, inondés d'un soleil implacable ; celui de ruines de pierres circulaires au milieu du maquis vert prêt à s'embraser sur le chemin des dieux ; celui de ces « *lieux-sources* » originaires qui, dans leur dialogue constant et discret avec les éléments, semblent rester immuables, porteurs de cet instant unique qui traverse le temps ;
lieux vides, battus par les vents, entre montagne et mer ; lieux de totems invisibles, accessibles seulement par un petit sentier de douanier le long de la falaise, depuis longtemps désertés par la vie humaine, mais où demeurent les signes naturels d'une mémoire pure, éolienne, et comme flottante, de la terre.

La mer n'a pas changé.
Je me retrouve assis dans cette même pièce du passé.
Emouvante.
Cette pièce non plus n'a pas changé.
Les cloches de l'église proche résonnent
jusqu'à la lumière blanche
d'une photo
- comme un rivage -
une grande demeure enneigée.

****

Doute immense

Alors que le soleil revient

Suis

Manque de la peau et des bras
parole épuisée
départ
avec la peur et les ombres
avec le sillage du navire qui me ramène, dérive…
retour à la ligne de départ

Ne sais plus dire les mots qui sauvent
Ne sais plus ce qu'est demain
Ne sais plus qui nous sommes

Sur notre différence
Amas de feuilles blanches griffonnées
Le jour effondré sur ma table
Deux livres de poésie
Une trousse qui baille…

Puisque je suis cette table
la tête dans la main gauche
Puisque je suis cette encre
dilapidée sur ces feuilles mortes

et cette trousse béante elle-même.

Je ne sais rien
Ici
J'observe
Dans les silences
Dans l'espace
Mon ombre
Sans moi sans toi
Hors de la mort.

Tout, il ne faut pas que tout
néanmoins
s'échappe
Même le jour qui arrive enfin.

Je ne vois plus ton visage
Derrière la nuit

La brume de l'océan l'a recouvert
Rongé de doutes et d'inquiétudes

Bonne nuit mon amour

Veille sur mes songes torturés,
sur ce pays de récoltes inconnues et de forêts sombres
où la lumière est comme irréelle et comme filtrée deux fois,

A distance,

Et pourtant, ombre sans ombre de ma vie même.

Je ne devine ton visage qu'endormi, la tête penchée sur l'oreiller,
Les yeux clos, la bouche entr'ouverte,
Encore ivre et un peu grossier.

Je ne sais plus ton visage

La distance a rongé cette corde
Il ne reste plus que quelques fins filins effilochés, tendus, prêts à rompre,

retenant ce navire, à la marée descendante,
dans le petit port de l'oubli,

sur l'océan,

pour ces pas qui viennent.

Quelque part dans l'éternel été, la vie vécue reste entière.

Toi qui viens de la nuit
Tu retourneras à la nuit
Comme songe de quartz et de jaspe et d'émeraude

Joyau un jour
Sable demain

**

Demain les images
Surgiront

Et tu partiras

A distance des images

Jeter les coutures de l'espace et du temps,
Déroulées, sur l'oubli, en relief

Et tu les laisseras s'échapper de tes mains

pour oublier

Beaucoup de silences
Nous font
et nous défont

Un seul silence
pourra me dire
te dire
ce que tu me dis
ce que je te dis

ton… xaos

**

Pourquoi l'amour doit-il avoir de multiples visages ?
Et comment chaque femme est-elle unique ? Et comment toutes les femmes ?
Et pourquoi pas Une alors, puisque le visage de l'amour est toujours le même ?

La sève ne connaît pas l'arbre
Même si elle le fait croire
Ni encore moins le visage…
Au final,
Elle l'annule, l'éblouit.

Elle *est* ce visage bourgeonnant dans la lumière sous la peau,
l'onde secrète remuante sous le papyrus de la peau
grande voile posée sur la mer -
et frontière invisible du monde.

Suis-je jamais un autre ?

Très souvent je suis une feuille morte
Un silence enterré dans l'air immobile
Une marche…
Des traces…
Une chose…
Le froid en moi,
Puis une tension…
Que j'expire.

Un démon d'enfant surgit sur mon épaule
Des larmes aux bords
Et l'autre irrécupérable

Puisque nous ne savons pas comment le temps est né
Puisque nous ne savons pas le mystère de l'étendue et des replis de l'espace
Puisque nous sommes seuls
Sous le soleil, ensemble
Dans la poussière des jours
En un lieu, en un temps

Nouveaux-nés redressés pour bâtir et orner notre demeure terrestre
dans le regard
dans le grondement de tout ce qui est

Puisque nous sommes faibles, amoureux, impatients, et avides de conquêtes dérisoires

Puisque le désir est l'impossible demeuré impossible et la poésie *désir demeuré désir*
Puisque tout fout le camp
Puisque tu ne réponds plus
Puisque nous avons peur
Puisque nous sommes perdus, égarés, dans la distance infranchissable

Puisque nos peaux et nos lèvres ne sont pas suffisantes pour que tu sois *l'ultime*
ni celle qui délivre de l'espace temps clos circulaire

Puisque je ne sais pas qui je suis
mais que l'espace viens manger des graines dans ma main pour prendre son essor

Puisque je suis si troublé et avide de tentations

Puisque tu es toi et que je suis moi

Nous choisirons autour d'une table en bois parsemée de figues fraîches
d'abolir et le temps et l'espace
et de consommer
l'espace envolé et le temps mûr
les instants successifs
une lampée d'air après l'autre
les mains retrouvées
cet imparfait pain d'amour

A quelqu'un d'autre…

1er juillet 2010. Jour de deuil. Jour magnifique et suffocant.

Ta mort est pleine de souvenirs. Et j'ai trop de souvenirs enfouis. Ils fuient, anges balayés par le mistral d'un bout à l'autre de la baie, ils s'évaporent comme l'écume moutonnante dans la chaleur tonnante de l'été. Il n'y a pas eu d'adieu. Tu n'as pas même dis au revoir !... Pas de point d'orgue au-dessus des vagues. Pas de divine parole. Tu es parti sans un regard, dans ton monde clos de lubies obsessionnelles, sans te retourner vers nous qui t'attendions, en retrait du rivage.
Aujourd'hui, je pense à toi, et je ne peux croire que tu ne sois plus, cela est inconcevable. Mon corps n'a pas imprimé ta perte, n'a pas encore compris que plus jamais nous ne boirons un apéro ensemble au printemps dans le quartier, qu'il *n'y a plus* de printemps, comme *il n'y a plus* d'enfance. Tes enfants ne te connaîtront pas. Peut-être, tout au plus, un neveu garderas-t-il, au creux de ses articulations, ta mémoire. Tu ne verras jamais les miens… *tu n'existeras plus*, *ne feras plus parti* de ce monde.
L'étendue est vide maintenant ; désert liquide de la mer ; pure absence. *Tout fût. Rien n'aura eu lieu.*
Sur la côte, une voile claque au vent, tandis qu'au loin des bateaux passent plein de touristes. Le rivage, lui, reste le même. Pure mémoire. Pur oubli.

*3 juillet **

Jour d'orage. Jour de dette. Le jour approche…

Temps pesant espace
Ma première cigarette
Circonvolutions

Suis pluie tropicale
Café trempé de mon cœur
Forge qui attend

Bruit d'avion qui passe
A l'impossible sillage
Rappel des oiseaux

La pluie a cessé
Le jour tremble sous les nuages
Imminence pure

De notre advenue
La frayeur des doigts des mains
De ne plus savoir

Se parler, s'étreindre
Dans cette contrée antique
Perdus, retrouvés

Enfants du soleil
en l'avenir inconnu
gravant l'invisible

Chaque femme est toutes les femmes
et toutes les femmes sont une.

Nous qui sommes à la poursuite d'un visage
dans l'aube claire ou dans le crépuscule
sensé nous délivrer de nous-même
nous savons que l'autre
c'est nous
et que cet impossible qui plonge ces racines dans nos ventres
nous mène là
où finissent tous les chemins
et où il n'y a plus personne

à la solitude
sous les étoiles insensées

à la mer constamment murmurante et muette

au partage, un midi peut-être…

éblouis…
obscurs…

à la mort
ensemble

Et parfois, sous la paupière d'un vieillard alité,
un enfant se souvient,
d'un visage,
d'un sourire,
Avant de disparaître.

Sur un vieux papier à entête
Tu écriras ta solitude

Les jours qui s'enfuient
Les jours qui approchent
Dans ce fantôme de l'air en face de toi et tout autour

Pour oublier

*1 5 8 13 1 2 3 ***
1 2 3 5 8 13 1

A
distance in franchie
sable dé sert sol… ir ré el
re mu ant dans le ven tre de ta mer é gé enne
oui
ou vert
Pa ra dis

A
Deux pas
De la joie
D'un immense oubli
une éclaboussure d'écume
la commune beauté de ta chevelure noire
Tout

A
Deux pas
Du rivage où tu as disparu, des retrouvailles…
- Impossibles -
Où
La peur abolie
Nous filons dans cette auto rouge.

**

Comment sortir du *même* ?

la question que je me pose, oiseau empaillé,
Par la fenêtre ouverte…

sur l'été
Sur l'enfance
Sur l'amour
Sur la mer
Sur l'oubli
Sur ta mémoire
Sur nos corps enlacés en songe
Sur nos regards
Sur nos solitudes
Sur nos silences
Sur nos peurs de nous donner nous-même

Comme d'habitude…

**

Ne sais plus qui tu es.

Ton miroir s'est-il brisé ?

Il ne réfléchit
plus ton cœur enfoui dans le noir

Par l'esprit du pays grec
fouettée par le vent
Ton image anéantie

Soudain un autre espace
détaché de sa gangue ordinaire
S'ouvre avec le voyage, avec la terre rouge et verte, avec la mer Egée

Ce qui m'a emprisonné jusqu'à présent
Etait ma chambre de deuil
Ma chambre d'adolescent

Je ne suis plus le même
et tu es une autre à venir vers moi maintenant…

Le temps des retrouvailles est venu
et celui de l'oubli

Cette terre m'attendait
et sa mer cachée

les plis de ton corps

Sirènes sur Sparte
Sous le hangar plus un bus
Nuages et oiseaux

Puisque plus personne
En ce pays endetté
Ne vas quelque part

Ni voiliers ni hommes
Puisque ne suis plus qu'écho
De sirènes éteintes

Kyparissi 12/07/10

Les cigales sonores
N'annoncent pas la nuit mais
Le jour qui finit

Assourdissant est
Leur litanie continue
Un lit pour le ciel

Sarments de l'espace
Sentinelles sur les crêtes
Jeune figuier vert

Lignes des montagnes
Dédoublées brumeuses comme
Jambes de géant

Antique endormi
Un oiseau file vers toi
Un piano joue doux

Puis le chant reprend
Ample et lyrique en l'attente
D'extases mentales

Ce qui est sans nom
L'olivier, le citronnier
S'appelle *Cyprès*

**

C'est un trajet en voiture
au cœur des montagnes
du Péloponèse
solitude délassée

lumière d'or sur la terre
lignes et lacets
noueux oliviers
citron près d'être cueilli

*Dernière journée à la frontière.***

Plus qu'un jour, plus qu'une heure, plus que quelques minutes avant de te revoir, changée, différente…

Entends-tu cette musique qui s'élève dans les montagnes au couchant au milieu de la stridulation des grillons ?

Je te vois dans ces montagnes, je te vois dans le jardin. Tu danses. Tu danses au gré du vent absent. Avec tes voiles tissées, tu génères une brise légère. Tu danses ta dernière danse d'absente. Je ne vais plus te rêver, je vais te découvrir, soulever chaque pli de ta peau, sublimer chacun de tes gestes, chacune de tes moues.
Je n'aurai plus à t'écrire, j'écrirai directement sur ton corps avec la soie de mes doigts, avec ma pensée. Le matin se lèvera pour nous ici, à nous d'en faire quelque chose, du matin et du soir, de la vie et de la mort. Je suis doué pour cela. L'es-tu ? Les cloches de l'église proche sonnent huit heures, c'est bon présage. C'est la fin des temps, la fin de l'attente, la fin de nous sans nous.

A part
Manquée
Sur la plage tout juste abandonnée

La part de l'autre
Ombre dévorante

III. LE RETOUR.

**

On ne rattrape pas le temps perdu. Le temps perdu est perdu. Ce corps n'a pas changé, il est resté le même avec son dos large, ses épaules, ses jambes abîmées, ses yeux bleus en amandes, et pourtant je n'accède pas à l'histoire qu'il raconte, à ces semaines, à ces mois qu'il a vécu et que j'ai passé sans lui… Ils est devenu à nouveau étranger. Des centaines d'autres corps ont envahi chaque jour ce corps dans le matin de Brooklyn, d'innombrables soupirs l'ont rendu méconnaissable à force de devoir lutter seul face à lui-même, chaque semaine et chaque heure. Et ses absences parfois douloureuses m'ont mis à distance et rendu méfiant.

Le temps a passé et il n'y a plus rien que l'avenir à présent, l'avenir radieux et grec de Kyparissi, et le sentiment dans son regard, qui pourra sauver l'amour épuisé par la distance.

Colombe rose grise
la pointe du cyprès
matin le chant du coq

Voix autre voisine
Dans ce cirque de montagnes
Un autre jardin

Fortissimo - des grillons
Reprise du chant
Pourquoi ? Qui peut dire ?

Spectatrice l'ombre
Sur la table du matin
Ta muse endormie

Plus d'électricité, que le vent dans le jardin…

Plus d'électricité
En la demeure vide
Mon amour s'est blessé.

Notre bonheur cela
Dans la montagne verte
Cigale pour toujours ?

Jour parfait

Maison d'air

Quand on n'attend plus
Ni visage ni chaleur

Que la sieste est perpétuelle

Dans l'après-midi
Ventilé des heures lentes

La parole évanouie

Le chant des cigales

N'est présage de la mer

c'est le crépitement de l'espace qui se consume

le lit du ciel

Une femme est toutes les femmes
et toutes les femmes sont unes

Mais celle qui dort à présent à côté de moi
est devenue la *Femme-Mère*
la femme du fils
la femme bénie
Une

La brise caresse son corps
tâche son corps de gouttes de lumière

Elle songe les yeux clos la bouche ouverte
et ce songe s'appuie sur son mystère et le véhicule
au rythme lent de sa respiration

La raison n'est pas grand-chose quand elle se trouve en concurrence avec une pulsion, et son ventre jeune est mûr pour un fruit que j'ai déjà mangé avec ses pépins, il y a peu.

Étrange amour vraiment que celui qui dort à midi
alors que les cigales se réveillent
que la mer ne cesse de s'abattre sur les galets
que le soleil brûle les broussailles
que l'infini du fond de l'espace trouble et opaque appelle
que toute voix s'est tue
que le geste s'est apaisé sous la voile des draps
des fenêtres ouvertes, des balustrades vides

et que la terre parle à qui veut l'entendre

comme une femme qui est toutes les femmes

qui est tout
comme une femme

**
Kyrielle

Fils électriques sans oiseaux somnolant voyage intérieur la litanie des jours

Du temps -- chronologie de fenêtres entr'ouvertes -- -- des montagnes, des plis et replis, des couleurs… le vert, le pourpre, le rouge… du pays
S'étonner

Toujours en première classe échanger le tintinnabulement des grelots -- les illusions d'optique --habiter… faire signe…

Vacances grecques d'où jaillit tout le mutisme antique
jamais toute nue toute nue -- o voisine d'hier endormi

- gravure du paysage :
  fruit de mille et un actes d'amour
  opérés par le son d'un outil invisible
  (la stridulation des grillons ?)

toi et moi

« *L'aube ralentie* »

1.

Sur la terrasse, devant la maison blanche aux volets bleus, le bruit des conversations voisines me parvient familière. Dans cette langue inconnue, deux femmes d'un certain age parlent ensemble, parlent pour refaire le monde, parlent pour en assurer et en recoudre les bords, décousus ou déchirés pendant la nuit. Soudain, sans explication, comme une communication de l'impossible, la stridulation des grillons devient plus intense. On peut y distinguer comme les voix d'un cœur ; certaines d'entre elles, produisant un son plus grave, semblent donner le ton au début aux autres qui aussitôt s'empressent de répondre plus faiblement ; la vague ondule et s'amplifie en un unisson exalté de mandibules joyeuses, de petites têtes dotés d'antennes, à l'écoute, de gauche à droite du jardin.
Qu'écoutent-ils ?
Pourquoi produisent-ils ce son tous ensemble ? C'est pour moi un mystère. Le volume de l'ensemble diminue ensuite et se transforme en un doux tapis sonore. D'autres, jusques-là dissimulé dans l'ombre de leurs prédécesseurs, se font entendre, au fond du jardin. Cela se calme quelques instants, puis recommence. Mais cette fois-ci le foyer est ailleurs, de l'autre côté de la route, dans le jardin d'à côté, ce foyer se déplace, et nous avec.
C'est comme si cette onde sonore ne s'arrêtait jamais véritablement, mais se déplaçait à grande vitesse dans toute la montagne autour de la baie pour s'assurer de l'homogénéité d'un territoire fluctuant, enveloppé par les ailes d'un être géant invisible recomptant sans cesse ses troupes sous le soleil de midi.
Le vent aussi, pure douceur, nous fait sentir son souffle tiède, sa force retenue encore par quelques bourrasques légères, lesquelles, à tout moment peuvent envahir l'espace et le dominer. A présent, les poules et les coqs s'y mettent, elles semblent s'affoler, en contre bas de la route, sans doute de la présence d'un chat ou d'un lynx parvenu à se glisser dans leur enclos. Là aussi, le bruit s'arrête, inexpliqué.

Et tout ce monde, car il s'agit bien d'un « monde » en définitive, s'assemble, se mêle, et reprends de plus belle l'instant suivant ; les poules, les coqs, les conversations voisines, les grillons, le bêlement des chèvres, le tintinnabulement de leur grelots, et même un hibou qui parvient à se faire entendre au loin ; telle la bande son et l'espace cadré même de cette vie qui s'éveille et s'écrit dans le matin, assise sur une chaise longue.

2.

Sur le seuil, sur le tableau idyllique, il y a une ombre, l'ombre d'une femme enfuie, l'ombre d'un visage apparu puis disparu.

A présent tu es là, là à mes côtés dans cette maison de vacances, mais tu as de nouveau décidé de t'en aller, sans bagages ni demeure personnelle ; tu sombres dans le sommeil, dans l'oubli de toi-même, et ce sommeil et cet oubli, produit du refoulement intense à l'intérieur de toi, sont sans remède… Tu ouvriras les yeux sur le même abîme ; l'autre sera là pour te rappeler à l'être, et tu ne sauras quoi dire, tu ne seras que pleurer sur le paradis.

La distance, spatiale et temporelle, fut abolie, mais une autre distance, plus infranchissable que toutes les autres, est apparue avec le matin, inconciliable, irrémédiable, dans le jardin.

Tu t'es évanouie dans tes songes et ma parole avec ; elle a perdu son pouvoir, elle ne te fera pas revenir. Je reste sur le seuil et j'observe notre amour rongé par la lumière, par l'absence, par le départ.

Comme toutes choses de ce monde, tu reviendras, je le sais, mais par la loi d'un processus naturel et comme secret qui m'échappe.
D'abord il te faut mourir. Avant que je puisse retrouver tes jambes solides plantées comme un arbre dans le jardin, il y a une mer de larmes et de paroles non dites à croiser ; il y a le silence, ton silence, sur nous, sur le pays, sur l'inconnaissable.

J'aime et redoute à la fois cette part d'inconnu qui s'offre dans notre lecture d'un avenir commun. Sans elle, il n'y a plus le poème, ni le destin, ni présages, ni espérance. Et alors que l'ombre se fait rare autour de la maison, elle semble grandir sur notre jardin, sur ce seuil, et un bateau prend le large… sans nous.

> *Je suis sur ce bateau, sur le ponton, je te tends la main…*
> *Peux-tu la prendre ? Qui est tu mon amour ? Pourquoi hésites-tu sur le seuil entre la vie et la mort, et l'ombre et la lumière ?*

Je suis là, je t'attends, les yeux bien ouverts sur toi, sur nous, mais tu dors encore.

3.

Tu dors encore et tout ton corps s'emplit de mystère.
Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, le 21 juillet. Toujours un des plus beaux jours de l'année. Des nuages légers rasant les cimes voilent le soleil. Tu dors. La fièvre de l'avenir anime tes rêves d'étranges créatures. Tu ne sais plus où tu es. Tu nages dans les draps comme un poisson or de l'eau. Tu n'es pas encore prête pour ta métamorphose.

Le coq hurle en vain alors que la climatisation refroidi notre chambre. C'est jour de départ, jour de la fin de quelque chose, de commencement d'une autre. Je suis là sur le seuil du jardin, mais ma présence ne suffit pas à emplir l'espace. Je me sens étrangement distant et attiré par un ailleurs. Un autre visage apparaît dans le visage de la femme. Une autre femme. Un autre horizon possible. Mélancolie. Les fourmis dessinent sans relâche des trajectoires insensées sur le béton blanc de la terrasse. Les grillons me cassent les oreilles piano. Deux cyprès se dressent vers le ciel. Le rosier a perdu ses roses. Une abeille d'un jour scrute le mur avec ses antennes. Tout attend. D'un instant à l'autre, tout glisse vers sa fin.

J'espère que tu m'aimes toujours. J'espère que nous ne sommes pas irrémédiablement différents, voire incompatibles. Il va nous falloir du temps et des efforts pour que nos pas, peu à peu, se rejoignent. C'est ce que je désire, même si ton visage me devient un peu étranger, voire hostile. Ton exotisme ne passe pas en Europe, en particulier, ici, en Grèce, dans ce village perdu où la route s'arrête en bas des falaises sur cette baie magnifique. J'espère pouvoir te donner la confiance dont tu as besoin. Aurais-je ce pouvoir et cette persévérance de t'amener jusqu'à cette terre inconnue, cette terre de notre commun avenir ? Je ne sais. Je songe, je divague. Je ne suis plus celui que j'étais. Je suis à la recherche de quelque chose qui n'a pas de nom, qui n'est « chaque fois ni tout à fait le même ni tout à fait autre »…, et qui est en même temps exactement l'inverse de cela, de ce visage flou que je connais par coeur.

Une vieille dame descend le chemin. Le son des grillons a baissé. Je vais aller te voir dans la chambre pour vérifier que tu vas bien, que tu es là, avec tes petits yeux pour voir, pour me voir, et te voir encore, dans la vallée désolée des draps, dans la chambre vide aux cinq fenêtres bleues turquoises, et souffler à nouveau dans ta voile afin qu'elle se déploie peut-être.

**

Tu relèves les stores.
                Quelqu'un.

Peu à peu, dans la lumière,
le monde.

L'oubli sombre de tes seins.

Laisse l'état sonore des choses.

Fragments des heures
Sur l'antique jardin
Papillon blanc

Fragments d'heures
Palmes au vent
Dans la lumière doucement déclinante
Grésillement des instants consumés

consommés suspendus

Marche en montagne 1 et 2 *(to Wallace, Gareth and Christine, amis célestes d'un jour)*

1.

Dans l'aube rose
Des rochers mystiques
Surprennent nos pas
Au bord du précipice

Il est déjà dix heures
quand la mer nous enveloppe

à cinq heure
après la sieste
un autre jour commence
avec la nuit

2.

Un jour comme aujourd'hui
nous marchâmes

Un chœur de voix blanches
saluait la lumière naissante sur les murs tapissés à la chaux de la petite église de montagne

Passèrent ensuite bleu, vert et pourpre,
l'espace et le temps de la joie

et l'obscur dans la lumière

Nous nous en allâmes.

Tu t'en allas.

Je refis seul le chemin pour te revoir, pour arriver au point d'origine où je pourrais te rencontrer,
naître de nouveau au même matin,
ouvrir les yeux comme alors,
des yeux qui alors regardent
se regardent
dans la lumière.

Kyrielle **

Tu manges un yaourt zéro pourcent bois un café trempés nous avons remonté la route - tu lis Moby Dick, la feuille de l'espace peu à peu écrasée par le soleil laisse deviner ses plis, ses collines, ses trou noirs… -- véhicule, tout est véhicule -- espace sonore organique aux pulsations régulières, cycliques que penses tu ? -- tu es parti, tu as laissé ton livre ouvert à la page 179 et ta tasse vide -- tu reviens, tu lis en passant tes doigts dans tes cheveux -- tu te demandes peut-être sur quoi je peux bien écrire comme çà frénétiquement sur mon ordinateur je veux te dire non -- sur le souvenir -- véhicule, tout est véhicule puis soudain surpris par quelque chose, nous tournons tous deux la tête dans la même direction comme deux moineaux sur un fil Reviendrons-nous ?

Reviendrons-nous… c'est la question comme intime secrète et défendue que tu te poses à toi-même - la mort elle est où, là, ici sur ce rivage ? - reviendrons nous ?

Tu te tiens là, au milieu de cinq fenêtres, allongée sur le lit de côté un livre à la main, et la cloche sonne la ventilation douce des heures à la frontière du rêve et du réel, fesses rondes, pieds pointus et la bouche amollie, sur tes yeux clignotant bleu mer.

Un miracle

Tu dors encore… et dans ton sommeil ouvre les yeux sur la lumière fossile .

notre chambre

Jour blanc c'est la question que tu poses au cadrage à l'appel, intime et déraisonnable, au père, aux voiles…

De la chambre entr'ouverte l'alchimie incompréhensible du féminin, à fleur de mots prononcés, et ta peau qui me regarde ; vague perdue.

27072010

Toujours étrangère
malgré toutes nos étreintes
m'effraie et m'attire
ton mystère resté intact
l'ivraie cotonneuse
de ton sommeil

28072010 *
Ici, j'écris mes dernières lignes. De nouveau l'océan nous sépare, et tout le reste.

Où vole l'avion
Là j'écris mes dernières lignes

Il n'y a qu'une chose de
Vraie sur la terre, c'est le soleil
Et le temps que nous passons à le célébrer

Ici et ailleurs
Je célèbrerai
Le sourire de mes amis
Le mystère
De vivre
D'être
Un
Parmi les vivants
Et Un
en compagnie des morts

Survole
L'Un
l'espace
La distance

L'oblique des jours

**

Plus d'appel.

Un nom : *Christine Ann Ryndak…*

Nos désirs en langues étrangères.

Non-lieu.

Arborescence autre
Armée vaincue par la soif
Arc pensé d'effroi

Bourgeon terminal
les lignes de ton visage
sur leur gare muette

**

Lignes muettes et fermes de ton visage
Lit défait
Mémoire comme étoile éteinte
Bec figé d'effroi

D'où la pensée absente
Prolonge sans fin
le songe du jour blanc.

KYRIELLE DANS LA DISTANCE

5 STROPHES SUR UN THEME DE 100 VERS CHAINONS DIVISE EN 4 UNITES DE 5 VERS REVERSIBLES DE 6 CHAINONS + TORNADA 31 VERS REPRENANT LES ELEMENTS de la première partie, suivant un système de récurrences dérivé de Fibonacci (dans chaque, vers 5 voix + 1 libre)

OUBLI terre métamorphique jusants kyrielle d'espaces sonores ouverts vide intersidéral ville de New York
Jusants de septembre promesse à venir rivage déchiqueté mai plus jamais amour pendu à tes seins Mont royal
Jamais plus c'est ce que dis la gorgone mouette envolée rêvant sur les falaises présent suspendu lumière d'après-midi arc-en-ciel
Pierre d'oubli la mousse sur le rocher du ru çà parle çà ? où sommes nous ? dans une clairière plongé au cœur d'un film interactif que nous ne comprenons pas
Qui est tu, absence de visage ? es-tu là à m'attendre ? lit de mousse végétale absinthe salvatrice je tourne, grise est ma vie -- bureau blanc sur mur blanc, mappemonde

Mémoire égale zéro simple comme le présent insondable le temps, l'espace, même chose fièvre du sang impossible à dire mémoire égale un
Temps sans mémoire ville de Paris ville d'eau pierre pourrie effritée des colonnes invisible archange gargouilles asséchées
Pourriture de terre et d'algues sèches océan cargo transatlantique désir demeuré *désideratio* fidélité anneau forgé dans un métal d'effroi
Avenir adieu, non jamais roche sédimentée traces partout du vent des exceptions qui confirment la règle *Patrizia…*
Te souviens tu de ce voilier blanc ? il n'est jamais venu ne viendra t'il jamais plus peut-être jamais plus le regard de l'autre l'espace temps réunis

Mémoire égale un zone rouge zut ! cette hypothèse loufoque enfant conçu dans le dos de l'air mosaïque de couleurs et lames tranchantes (éblouissante un peu) de la lumière
Eternel jour de l'an les amis enfuis et l'attente grosse dans son fauteuil au lit des jours heureux cruel manque dérisoire filet à papillons
Mémoire égale 2 peut-être… là où ta main rencontre la mienne souvenir du souvenir, nostalgie de la nostalgie voilà le présent détruit ses cendres dispersées dans la mer jazz contre mélancolie

Mémoire évanouie la nuit vient ici la joie, dans les yeux, dans la bouche, secrète retient ta respiration, la dernière brassée d'air ma maison dans ton sexe crypte personnelle et nocturne
Air de printemps air de musique air de rien *air plane* air d'ailleurs air intouchable

Zone magnétique du regard magnificence du présent en manque de magnésium os effrités un point au cœur souvenir d'un jour blafard
O cruauté ce jour blanc derrière les jalousies la présence du ciel le passage des saisons mais où sont donc passés les oiseaux migrateurs ?
Jalousie du présent qui se dérobe être inaccompli sur le mode de quelque chose qui traîne… de ce qui a été oublié, délaissé, dérobé… Aujourd'hui, je m'abandonne à la voile et au vent l'air de rien
Air d'ailleurs miroir transparent reflet et écho lointain *fin de partie* entassement feldspathique l'impossible *tas-somme-visage*
Magnétisme du ciel -- où oiseaux tourbillonnent falaise trempée la tête en sueur du lutteur de Hugo figures primitives aperçues dans les Andes ou en Normandie plein cœur

Strates mnésiques en feuillantine pas sédiments terrestre, mais comme rideau dans le ciel, replis rossignol de Keats hibou en plein jour agenda de bruits météo sentimentale…
Rideau soyeux du jour -- fenêtre ouverte -- plus un chant, plus un bruit qui appelle ? ce songe entêté -- personne c'est assez
C'est assez oublie *moi* carapace d'écume jamais, jamais sans toi, jamais autre que toi définie dans l'air vif sur fond blanc-bleu *toujours*
Qui appelle, qui parle personne que tes yeux pour voir incertain présent oh être imperméable ! l'histoire elle est où, écoute, c'est drôle… -- ces arborescences mentales sournoises
Plonger dans l'écume, dans la clarté moutonnante ne plus savoir quand y être entré ni comment en sortir sous forme d'un rai de lumière dans l'angle du regard sous les nuages blancs pétrification, ossification, fossilisation du présent sous le regard *toujours* histoire passée égale à un conte pour enfants, flottant drapeau blanc mémoire égale à l'azur

---

Oublie ! dans la métamorphose, il n'y eut jamais de visage rien qu'une palme sur le vent rien que du vert sur la terre brune, que du vert fouetté sur le bleu du ciel et la figure s'inventa elle-même et un fantôme habita le réel

Errant dans les montagnes encore vertes à 2000 mètres dans la ville grise comme le cœur des hommes dans ton regard porté au-delà de l'océan dans ton ventre à travers la fenêtre
N'y eut jamais de visage pas un zéro des pas sans visages -- des regards vides habités par d'autres regards vides
Tu n'as rien à attendre -- tout vient et va la mémoire brûlée le vert, le bleu, le brun, le rouge l'oiseau s'envole tout doit disparaître
Rien n'a eu lieu les guerres et les empires des êtres dans l'Être nous croyons le quasar s'éteint la mort te regarde

Oublie encore ta métamorphose ton souvenir douloureux d'elle tes promesses dans le soir le béton poreux de l'aéroport rappelle-toi
Dis moi c'est où ? l'oubli comme mémoire cette roche métamorphique ce volcan bleu de silence *Catastrophe*
Dis moi la fin du temps embolie de l'espace la mémoire muette et tremblante la plastique du corps, son énergie aimant des choses blanchies par les songes
Fenêtre toujours ouverte, quelque soit la saison, le jour et la nuit comme néon vert déréglé sur boutique de Belleville jusqu'à ce que çà casse, que çà pète… -- rouge nuit éblouie jour sur rien
Contre-jour faux corps de l'espace donné deviné idée de soi il fait beau aujourd'hui, demain ? il pleut ; pareil… fossile muet, cet espace où les yeux tournent -- plus de saisons, qu'une saison

Oublie encore, il est temps la roche s'effrite et la mousse roussit sur la plante encore chaude et vivante statut étrange de l'image forme que prends le monde chaque jour sur terre comme sur un nuage l'ombre s'est évanouie dans une forêt inconnue
Forêt invisible de la mémoire roche jungle lac souterrain à présent perspective impossible à bâtir du passé à l'avenir écroulée comme les fleurs fiançailles
Balustrade en fer forgé pour toute proue de navire rien à l'horizon ciel blanc maman ! rien que l'image entêtante d'un jour sans commencement ni fin, d'un jour qui n'existe pas nous savons que le jour finira sûr mais quand ? çà veux dire quoi ?
Tes yeux dans mes yeux le bureau défait image de moi-même sans moi tout n'est qu'impatience, fleur dans le couchant au matin t'écrire
Le bureau en désordre éparpillé toi dissout, absorbé, mangé par cette ombre invisible sur le ciel bleu tu te fiance à la solitude tu n'as pas le choix

L'amour crée l'oubli supérieur l'irradiation du vol dans la lumière inconnue toujours enfant, jamais je n'ai su j'étais là comme si je n'existais pas si sensible à l'effritement des choses, à la précarité de mon être vacant, à l'affection tropique du Cancer
Utopie vague amour enfui amour de l'Amour, passion de la passion, voilà que je pleure sur mon sort à présent pourquoi *p'oasis* lettre morte lettre jamais envoyée
Ai lu cette lettre dans le noir absorbant, la tienne vie mystère et miracle *hors là* nous sommes nous jamais rencontrés ? lit défait du ru
Dédales dans les replis de l'air neige immatérielle un lieu pour nous dans la mémoire, cela s'invente utopie *nécessaire* fragments du fleuve Instant Neige d'enfance mon corps invalide face à tes yeux perçants espace déchiré il pleut, c'est le rideau de l'absence le port de l'angoisse beau présent figé

Ce n'est pas vrai que tu n'as pas de souvenirs tu ne prends pas corps sans toi je n'existe pas j'attends ta lettre, *dit un mot et je serai sauvé*, non parfois la haine de la vie monte en moi jusqu'à l'écoeurement présent, qu'as tu à m'offrir que je n'ai déjà ? ils viennent…
Neige absence seul lieu la voix voyait à une distance très grande il n'a jamais rencontré personne la langue balbutie écrasé par le jour
Oubli égal à tes yeux flocons sur le souvenir présence amère le pouvoir de l'oubli me fait voir une écriture dans le ciel, inouïe, indéchiffrable… *la lente genèse des larmes* j'écoute…
Je ne suis pas complètement éveillé, ni à présent représentatif du visage humain, mon vieux -- écoute condition d'intensité de l'amour : l'oubli je suis sur le seuil et le pas que je fais ne se repose toujours pas papa, maman, ma famille, mes albums de photos, ma mémoire criante tout dit « *je suis avec toi, toujours* »
Je suis avec toi, *toujours* (?), sur ce rivage j'attends, et la brume se mêle à l'écume sur le bleu des lèvres je rêve d'une ellipse, d'un avion pour traverser je ne te ferai plus jamais de mal ! est-ce possible dans la distance de ne pas se détruire ? -- change…

Ouvert le ciel - déchirée l'atmosphère - plus que ruines invisibles circulaires devant ma porte - mémoire comme nuage - jalousies derrière le ciel d'été maintenant - la clef dérobée
Là où s'ouvre l'espace qui sépare défaille - là où le son se perd - là devant - qui, quoi - rien
Le ciel éventré dans toute sa grandeur - j'avance dans son timbre, dans les pans coupés de sa respiration, dans sa voie - me repose sur ces

arborescences mentales - ne suis-je contenu en entier que dans ces neurones plastifiés sous vide ? - ne suis-je que ramassis grouillant de synapses aveugles ? - pays blanc
L'atmosphère tremblante, il n'y a que cela - c'est cela que je voulais dire - seul avec - c'est idiot au sens propre - la tête en mappemonde ici et là bas, hier, aujourd'hui - présent ailleurs
Ruines invisibles et circulaires de l'être - rêve du rêve du rêve d'un autre - 1 1 2 3 5 1 - et retour - chants d'oiseaux invisibles - doigts arachnides jouant sur le clavier grave

Mémoire comme léger nuage d'été - froid printemps - clairière non éclose - visage sur visage, regard sur regard - blanc *jamais, plus jamais*
Faille, la fenêtre ouverte - *bains à l'Ouhabia* - fini - *les cloches de l'église* - l'été qui vient - *cimetière du père La Chaise*
Un jardin sous le ciel - l'enfance entourée de végétation - *le goûter de seize heure au bord de la piscine* - graviers blancs devant le château sous le soleil - le seul monde habitable que j'ai connu - un parc clos où des enfants courent et jouent
Seul - le pays, la contrée, peu importe les noms et les nombres 5 8 13 21 34 55 où est elle ? tu le sais toi ? -- eh ! l'autiste phénoménologue exprime sa libido lui aussi… -- elle est passée où putain !?
Son visage effacé par la présente parenthèse entre tiret, je précise, pour le lecteur, que nous tournons toujours autour du même thème, il aura compris que le motif du papier peint reste le même, avec seulement quelques variations musicales, quelques glissements sémantiques et associations d'idées ; l'oubli comme présent, comme visage deux faces d'une même pièce qu'on ne peut briser pour voir ce qu'il y a dedans disparais ! attends pourquoi ?!

Visage effacé, enfoui… recelé réel égale à une cave de contrebandier où l'on recèle des illusions et des mythes t'en penses quoi JR ? çà vaut combien un mythe ? çà vaut combien une enfance ? ton nom est Perséphone
J'aime les lettres, les pleins et les déliés, les idéogrammes sur la toile du ciel j'aime déjà le nom que je cherche et que je n'ai pas encore trouvé j'aime les problèmes complexes, ceux qui ne peuvent s'écrire j'aime que tu emplissent ma vie maintenant j'aime entendre ta voix -- sa résonance qui se prolonge plusieurs longues minutes
Réel égal toi réel égal à mémoire bazardée dans l'oubli réel égal à grande industrie receleuse toi égale à toi revenante disparue
Lumière à l'intensité doucement fluctuante sur la jalousie c'est le soir un homme et une femme sont assis au bord d'une rivière au milieu des arbres,

l'homme est sur lui, la femme tournée vers lui ; tous deux irradiés est-ce nous ? miroir pur de la chambre blanche et beige miroir
Miroir sur presque rien le dessin d'une belle endormie le haut d'une housse rigide de guitare une kitchenette en désordre, une cafetière et des fruits des câbles miroir sur fenêtre sur rien, attente pure et calme

Pierre effeuillée livre de pierre bureau sur mémoires l'atmosphère toujours tentant de parler -- incompréhensible dis, qu'est-ce que tu as à dire ?... Tu n'as jamais su.
Tu as toujours vécu dans les dictionnaires et les livres tu as toujours vécu parmi les morts j'aime les maisons de pierre plates quand le mistral se lève les bibliothèques du vent concrète, en même temps qu'absolue, infinie, fictive toutes mes archives en l'air !
Maison-autel site mégalithique langue indoeuropéenne à l'origine ? vie égale partir vague tumulus au milieu du désert
Bibliothèque de Babel le bureau sur l'infini la mémoire non apparue en suspens, le regard sur l'écran surplombant la croix de terre *ici est la maison de dieu (… ?)*
On peut y lire lire le ciel, lire les nuages se rappeler l'oubli l'absolu, *ici, maintenant,* comme dit le prince… ton visage dans le champ de la solitude inaccessible toile, ta peau seule maison

Ouvert les apparences humides du printemps qui vient mémoire égale 2 oubli égale un miroir de roche songe piaille…
Un pigeon s'est niché dans le cerisier vert expirant l'attente de l'appel triste parousie résidence sur la terre Neruda, Pessoa, Eschyle… en cendres sur la table
Effacements glissements traductions du vert au gris, du bleu au noir, du blanc au blanc transvasements impossibles sur l'écran, le poème harmonique sans objet
Glisser sans atteindre aimer sans pouvoir toucher partir sans vivre le bureau vide sur la table infinie *désolée* la désolation d'un monde sans dieu -- l'oubli des pierres dressées pour seule mémoire
Attente des os devenus poreux répétitions agenda fermé tu es toujours avec moi même sans visage et sans voix même sans visage et sans voix

---

Le cœur un peu ouvert d'effroi une langue inconnue murmurant à l'oreille rocher au milieu de l'océan la possibilité d'une île dans le regard sur la brume des jours effacés appuyé dans l'air

Au milieu de tout Echo-zone où l'aigle entend son cri un grondement, la terre tremble légère dans le ciel -- lumière homogène fixe d'un phare blanc vacance introuvable zodiaque
Sur le bureau, la veilleuse ne veille rien servante dans le théâtre vide lieu contingent où l'être s'auto apparaît à lui-même c'est çà, « l'être-là de l'être » ? mémoire égale à l'oubli, va te faire voir zéro plus un plus deux égale un
Ile blanchissante phare dominant l'absence l'illusion des jours et des heures l'espace ouvert, une matière non encore répertoriée, définie auto définie grand écran
Vie en haute définition trop détaillée, trop rapide, pour voir trop organiquement dense pour penser la danse d'un fantôme -- écran sans écran -- figure écrasée sur la vitre

Autre plage sous néon sonore plante sous cloche ondes stridences inaudibles parois
Quelque part ici où résonne l'asphalte mouillée, les *sirènes* une respiration prise en étau, en anneau fossile de lumière suspendu
Onde circulaire de lumière fossile plage découverte autre muette à peine effleurée, énoncée *pro-nom* protons…
« *Inaudible bibelot d'inanité sonore* » – *l'âme alarmée à la mer* -- langue crevassée, gelée blanche temps parfait où sommes nous ? chant du pope dans la montagne
Kyparissi songe : toi sur moi suspens encore dans les galets, dans le ressac rêve d'un départ dans la dissolution et puis, le monde grec

Partir comme on fait des derniers ronds dans l'eau dans le bassin de pierre un baisé une vieille peinture aux couleurs pastel dans la lumière tamisée, chaude et douce
S'en aller je sens… -- les oiseaux ivres à rebondir sur l'écran en cercles verticaux sphère perpétuelle -- décalages dans le doute
Partir sur cette grève ce versant animal l'endurance de foreuse du regard muet -- jusqu'à la vue --
Oublié -- le doute la grève le temps zut' ique ! 1 1 2 3 5 où 1 moins 1 égale UN zéro
3 5 8 1 13 *vingt-et-un… 1… 2… 0*

Un l'ouvert la présence de nous trois *septembre entravé par la pluie – de la vue de ma chambre, mai stupide*
Sale temps jamais vu brume si dense sonar orienté sur la mer *Egée*… perdue… lointaine… aveugle illisible où est tu ?

Tous les jours tous les jours tous les jours tous les jours ce regard qui songe dans l'atmosphère un peu brumeuse l'oubli en forme de clef serais-je là ce jour qui vient, mes yeux en face des siens ? oui, non… les doigts s'emmêlant *« jamais » ?*
Au revoir toujours *toujours – jamais* c'est même chose la fenêtre ouverte le cœur en palmier
Toujours jamais la même chose au revoir chaque jour pourquoi ? tu demandes cela ? Qu'est-ce que tu fais à ressasser toujours le même ? - oublie-moi *Moi*, histoire insondable, plate vérité quotidienne oublie *moi*

Sol i -- tu -- de -- solitude vague vague solitude de pierre
Comme attente devant l'écran amour proie offerte -- du jour UN
Multiple est le jour -- pris dans le même courant immobile devant soi ne passant pas lumière rien *d'autre*
L'oreille dressée sur le vent immobile charme de la captation, de la prédation charme d'être témoin en retrait, embrassant ce paysage quotidien avec le sentiment du rapt défendu -- un sourire aux lèvres s'incliner obéir
Regard milieu bureau figure pierre blanche *vague solitude*

(**Tornada**)

Oubli – oubli idem au présent devant toi : vrai face de la mémoire terre métamorphique jusants vide promesse
Jamais çà parle impossible revoir maison sexuelle appel
T'écrire revenant mémoire égale zéro zéro présent simple insondable
Impossible à dire la vile ville pourritures sèches sédiments ses hypothèses stupides sur le ciel magnétique
Météore tout doit disparaître ! fragments du fleuve jamais su mémoire égale un un zone rouge zut ! enfant jours enfouis… peut-être dans la bouche, la joie secrète
Os effrités dans le ciel l'histoire égale à un conte contre-jour mémoire en noir et blanc d'un album de famille impossibles transvasements
Zone magnétique -- le regard magnificence de ce qui se présente manque de magnésium, peut-être point au cœur dans le jour blanc et solaire
Se dérobe en écho lointain, la fin de toute chose aveugle en plein jour plongé dans cette écume si claire étrangement éteinte, absente du réel au matin

Mappemonde hier mémoire égale à l'oubli en strates mnésiques -- en feuillantine comme rideaux transparents et replis dans le ciel rossignol
Agenda de bruits fenêtre assez incertain rien que du vent sur la terre brune, rien que du bleu fouetté sur le vert du ciel empires de l'être…
Espace fossile où les yeux tournent instant passé où ? *nom* -- oublie oublie *moi*
Métamorphose imperceptible palme au vent, sans visage là où la figure s'invente montagne pas vert, bleu, brun et rouge
La mémoire brûlée dans le soir une promesse contre fiancé à la solitude vague *« avec toi, toujours »* -- miroir de la chambre
Encore encore ta métamorphose ton souvenir d'elle *l'aéroport* où ?
Dis jusqu'à ce que *le monde prenne forme* écrire l'angoisse de l'ailleurs
Surplombant la croix les doigts emmêlés -- il est encore temps d'oublier encore temps dans la mousse chaude et vivante l'image
La terre comète de roche, caillou, nuage sous la balustrade en fer forgé, la mer zone sans moi comme si une neige mentale eut tout assourdi
Dans la distance passée où désolation lumière l'amour et l'oubli incréés
Irradié toujours jamais je n'ai su -- l'effritement des choses et des êtres l'enfouissement de l'amour ai lu ta lettre dans le noir absorbant un lieu pour nous, cela s'invente
J'attends ta lettre sur ce rivage chants d'oiseaux invisibles miroir auto défini jusants…
Pas vrai que tu n'as pas de souvenirs pas vrai ils ne prennent plus corps, ou que de façon diffuse et lointaine -- sans toi la vie m'écoeure parfois comme un rideau d'absences
Egale à tes yeux l'amour et l'oubli profonds me dévorent en me regardant mémoire d'iris bleue reflétant les nuages invisibles ruines circulaires -- attendent la maison de dieu ?
Triste parousie… où sommes nous ? fidèles asservis -- au ciel ouvert sur l'onde sonore et la lumière fossile les formes naturelles ; des nombres feuilles déchirées devant ta porte
Derrière la jalousie toujours sur ce jardin l'été je défaille, dans la brise de la porte-fenêtre entr'ouverte, je somnole… dans toute ma grandeur éventrée seul avec le visage de l'autre dans mon regard effacements…
Sur un câble électrique deux hirondelles sur l'oubli des pierres zuuut !!… -- nous avons dispersé ses cendres en mémoire comme
Froides éclosent blanches baignades dans le jardin d'où surgissent les nombres et les lignes d'une première écriture 5 8 13 21 34 55…
Combien ? presque dans le champ l'écran la fenêtre ouverte aujourd'hui je t'abandonne

Fait recelé enfui dans la caverne des contrebandiers du réel pense un peu svp l'enfance j'aime ce nom qui ne vient pas, ce nom propre
Egal à un homme et une femme dans l'atmosphère murmurante des arbres filtrant la lumière où l'on peut lire même sans visage et sans voix l'onde impure, un chant dans la montagne
S'incliner enfin dans l'air vif blanc bleu sur sa pierre effeuillée endeuillée -- sur le livre le trou de la mémoire creusé sur le bureau
Incompréhensible tu as toujours vécu parmi les morts dans ta maison non apparue oubli égal un je t'attends.